

SIXIÈME PARTIE

LE VOILE DE TARENTUM

ET

LA TRAVERSÉE DES MONDES

La « Traversée Victorieuse »

Tous les mots, dans le texte qui suit de P. Grimal, ont une importance et s'inscrivent dans le champ lexical et sémantique de la « Traversée » horizontale et verticale, cette dernière s'accompagnant systématiquement d'une « perforation » en hauteur ou profondeur. Il s'agira pour nous de les faire parler en les mettant en rapport avec d'autres mythologies antiques proches et avec la mythologie chrétienne qui en a résulté. Nous allons partir du *Dionysos* primitif et de l'évocation de ses premiers rites d'initiation :

... *Nicaea est une Naïade, fille du fleuve Sangarios et de la déesse Cybèle. Elle était rebelle à l'amour et n'aimait que la chasse. Aussi, lorsqu'un berger de Phrygie, Hymnos, la courtisa, il n'éprouva que des dédains. Et, comme il ne se résignait pas à son échec, elle le tua d'une flèche. Alors, Eros, indigné, comme tous les dieux, de cet acte violent, inspira une passion pour Nicaea à Dionysos, qui l'avait vue toute nue, en train de se baigner. Mais Nicaea ne céda pas davantage au dieu, qu'elle menaça du même sort qu'Hymnos, s'il ne la laissait pas en repos. Dionysos changea en vin l'eau de la source où elle buvait, et, quand elle fut ivre, n'eut aucun mal à s'en rendre maître. De leur union naquit une fille, Télété. Nicaea voulut d'abord se suicider, mais elle finit par faire sa paix avec Dionysos, et ils eurent d'autres enfants, dont un fils, nommé Satyros. Quand il revint de l'Inde, Dionysos bâtit en son honneur la ville de Nicée...* (P. Grimal, *DMGR.*, p. 315, d'après les chants XV et XVI des *Dionysiaques* du poète épique Nonnos, 450 après J.-C.).

Le nom de Νικαία - *Nicaia* – *Nicée*, équivalent au latin « *Victoria* » est associé à la « Victoire de la Vie » sur la « Mort » ou sur les éléments terrestres et célestes déchainés (port sur la mer ou sur un lac) et à son « accomplissement » ; il est lié à la « libation » et au sacrifice donné à la divinité porteuse de l'Ἀγαθή Τύχη, *Agathè Tukhè*, *Bona Fortuna* « Bonne Fortune », pour les conquérants, notamment « marins ». Il appartient donc au champ sémantique de l'*Ambrosie* et du *Nectar*. Il se retrouve :

- dans le nom de *Saint Nicolas*, évêque de *Myre*, patron des marins et mariniers, le Saint au cuveau de muire où séjournent les trois enfants immortalisés, comme le porc ou le sanglier par le sel, et qu'il fait, par réduction et évaporation, bouillonner à la Vie, cuveau semblable totalement au « Chaudron » dans lequel les Titans font cuire *Zagreus* – *Iacchos* – *Dionysos* : Saint Nicolas est d'ailleurs un des animateurs du premier concile de *Nicée*, en Bithynie, qui affirmera le *Credo*, la *Fides* – Foi des Chrétiens,
- dans celui des *Saints Nicaise*, premier évêque de *Rouen*, qui n'est autre qu'un double de *Saint Denis* et aussi un évêque de *Reims* et, naturellement,

- dans celui des *Saints Vincent* (racine *weik- « vaincre » et « enchaîner, lier ») à *Valence*, à *Collioure*, à *Agen*, à *Gérone – Nice – Cimez - Embrun*.
- dans celui des *Saints Victor* à *Marseille*, à *Soleure*, à *Agaune*, et à *Milan*, auprès du duquel fut inhumé *Saint Satyre*, par son frère *Ambroise*.

Σατυριος, *Saturios – Satyre* est le nom de l'un des enfants de *Nicaia* enivrée par l'eau du fleuve *Sangarios*⁷⁴, transformée en « Nectar » (ses poissons, alors, mis au saloir, seraient-ils de l'« Ambrosie » ?), et de *Dionysos*. Ce nom se retrouve dans celui du frère de *Saint Ambroise*, le célèbre évêque de *Mediolanum – Milan* ; ils avaient pour sœur *Marcelline* (*Cabillonum – Chalons* avec *Saint Marcel* pourrait être le pays originel des *Insubres* de *Milan*, par ailleurs conquis par *M. Claudius Marcellus* sur les Gaulois). Leurs parents étaient nourris de mythologie grecque. Si *Satyros* rappelle le *Nectar* à l'origine de sa naissance, *Ambrosios* évoque *Ambrosia*, la première des *Hyades – Syculae – Laies* qui nourrissent *Dionysos* que *Ino*, sa tante, sœur de *Sémélé*, la « Terre – Mère, leur avait confié.

Τελετη, *Téléte*, dont le nom signifie « Célébration, Initiation aux Mystères », n'est qu'un avatar de *Perséphone – Proserpine*, comme *Satyros* équivaut à *Iacchos – Dionysos* ou à *Zagreus*. Ce mot grec vient du verbe τελεω, *teleō* « aller jusqu'au bout, accomplir et conduire à terme un acte sacré, satisfaire une volonté, un désir » d'où « initier aux mystères » : il faut lire le naufrage de *Saint Satyre*, sauvé par l'Eucharistie initiatique.

⁷⁴ Fleuve lié, par sa fille, *Nana* (et donc aussi *Nikaia* !) et par son nom, à toute une mythologie de *Cybèle* et de la « castration », de la « tranchée » des organes vitaux, fleuve portant le nom de son héros éponyme *Sagaris*, la « Hache » (à un ou deux tranchants, d'origine indo-iranienne, arménienne ou scythe comme le mot), symbole de « Tranchée » comme nous le verrons par la suite dans l'étude de la mythologie de *Valeria Luperca* et de la « hache – herminette » *ascia*. Il est possible que nous soyons en présence d'une racine *sek- « interrompre l'écoulement d'un liquide, de l'eau », puis « tarir, ne pas porter de fruit » enfin « *secare*, couper » (celtique irlandais *sesc* « sec, tari, improductif » et de nombreux toponymes en France : *Sexfontaine*, *Septfontaine*...). Ce fleuve s'appelait auparavant Ξηροβατης, *Xerobatès*, « Celui qu'on traverse à pied sec ». A lire Plutarque (*Des Noms des fleuves et des montagnes*, XII) et surtout Pausanias (*Description de la Grèce*, livre VII, Achaïe XVII, 10-12) qui s'inspire des récits mythologiques des Gaulois de Cappadoce, des *Galates* de Phrygie, pays de *Cybèle*, d'*Agdistis* et d'*Attis*, récits que l'on retrouvera dans la mythologie gauloise, concernant le *castoreum* (glande vitale des castors castrés !) à *Bibracte* (*Mont-Beuvray* « Mont du *Castoreum* ») et à *Autun*, non loin de la rivière *Aturavus – Arroux* (même racine qu'*Attis* < *atta- « père nourricier » ou *(p)at- « géniteur » et racine *rabh- « arracher »), au moment des fêtes de *Cybèle* qui virent le martyre du « jeune » à peine pubère, *Symphorianus – Symphorien*, compagnon de *Saint Bénigne* « Celui qui génère bien » et de *Saint Andoche*, venus avec les Grecs certainement originaires d'Asie Mineure, dirigés par *Saint Irénée* et *Saint Pothin*.

Nous ajouterons que selon l'écrivain antique *Solinus*, un grec, fils d'Ajax de Locres, nommé *Sagaris*, aurait fondé la ville de Συβαρις, *Sybaris*, sur le fleuve du même nom, dans le golfe de *Tarente*. Cette ville fut la cité la plus importante de la Grande Grèce : elle fonda elle-même plusieurs colonies en Italie, dont *Marcellina* (*marcus* « marteau »), dans le Latium, ville qui exploite encore des mines de gypse.

Ambrosius, le préfet du prétoire des Gaules, avait une fille Marcellina, puis un fils, Uranius Satyrus, et enfin Ambrosius qui devait être le grand évêque de Milan. Ambrosius (« ambrosien » ou « divin »), Uranius (« céleste »), Satyrus (demi-dieu rustique) sont des noms grecs : l'aristocratie romaine hellénisait volontiers. Le père mort, la famille revint à Rome... Le païen Symmaque, un grand seigneur romain, fut comme un second père pour Satyre. Le jeune homme brilla au barreau, parut dans l'auditoire de la préfecture avec distinction. Il obtint le gouvernement d'une province et se fit aimer de la population. Il arrangeait les différends ; sa justice était incorruptible... Il avait de grands biens qu'il gérait dans un esprit de pauvreté. Tout était commun entre lui et Ambroise... Satyre entreprit un voyage en Afrique, malgré des craintes d'Ambroise, pour récupérer des biens accaparés par un nommé Prosper. Ces pressentiments furent justifiés par un naufrage. Satyre n'était pas encore baptisé (= initié !). Il demanda l'eucharistie aux fidèles qui l'accompagnaient (ils l'avaient avec eux) : il la mit dans un linge, noua ce linge autour de son cou et se jeta à la mer. C'est peut-être alors qu'il fit un vœu à saint Laurent. Il fut vite en sûreté et organisa le sauvetage des autres. Son premier soin, tout son monde sauf, fut de remercier Dieu dans son église. Il s'informa si l'on était d'accord avec les évêques catholiques : mais on était luciférien (adepte de Saint Lucifer, évêque de Cagliari). Cela donne à penser que Satyre avait abordé en Sardaigne, terre d'élection de ce schisme. Dès qu'il fut en terre catholique, c'est-à-dire vraisemblablement en Afrique, but de son voyage, il reçut le baptême (= « Traversée Initiatique » grâce à l'Ambroisie et au Nectar). Il traita Prosper avec une vigueur qui n'excluait pas la modération, en sorte qu'il ne s'en fit pas un ennemi. Il termina ainsi triomphalement cette affaire épineuse qui le força, semble-t-il, à passer également en Sicile.

Sur ce, Satyre voulut rentrer en hâte pour retrouver plus tôt les siens : il monta sur un vieux mauvais navire en partance et parvint en Italie. Il s'arrêta à Rome chez son ami le païen Symmaque qui le détourna de partir pour Milan que les barbares menaçaient. Au contraire, le péril fraternel le stimula. Malgré l'hiver, il rejoignit Ambroise. Quelle douceur de se revoir ! Mais bientôt, voici qu'il mourait (en 379) entre les bras de son cher Ambroise. Satyre lui avait laissé tout son bien, sans vouloir faire de testament. Ambroise donna le tout aux pauvres, non pas comme un héritier, mais comme un dispensateur. Ambroise prononça son éloge funèbre... et le fit enterrer près du martyr Victor « le Maure » (Patron de Milan avec Saints Nabor et Félix), à sa gauche, afin que le sang sacré du héros chrétien pénétrât jusqu'à Satyre et lavât ses cendres, comme le dit une épitaphe en quatre vers, rapportée par Dungalus vers 848. En 1862, on procéda à une reconnaissance des reliques de saint Victor et de saint Satyre. Fête au 18 septembre. (D'après les Rps. Béns. de Paris, VS., tome IX, p. 361).

L'initiation chrétienne de Saint Satyre par cette « traversée » de la mer Méditerranée ressemble étrangement à la venue de *Satyria*, à l'origine de l'Italie :

... Satyria est fille de Minos, le roi de Crète. Elle fut aimée par Poséidon, et lui donna comme fils Taras, le héros éponyme de Tarente. Elle-même avait donné son nom à un cap voisin de cette ville, le cap Satyrion. On prétend aussi parfois qu'elle était la mère d'Italos... (P. Grimal, DMGR., p. 416).

Tarente, la « Spartiate »

Tarente : Antiochus raconte comme il suit la fondation de cette ville. «Après la guerre de Messénie, dit-il, tous ceux d'entre les Lacédémoniens qui n'avaient point pris part à l'expédition furent, en vertu d'un jugement, réduits à la condition d'esclaves et déclarés hilotes ; en même temps tous les enfants nés pendant l'expédition reçurent le nom de Parthénies et se virent exclus de la dignité de citoyens. Mais ces derniers ne purent endurer un tel outrage, et, comme ils étaient nombreux, ils conspirèrent la mort des Spartiates. Cependant les Spartiates avaient eu vent du danger ; ils répandirent alors sous main des émissaires chargés de tromper les conjurés par de faux semblants d'amitié et de tirer d'eux tout le détail de leur plan d'attaque. Phalanthe, l'un des Parthénies, passait pour le chef du complot, bien qu'en réalité il n'eût pas approuvé sans réserve ce projet de guet-apens. Voici quelles en étaient les dispositions : **le jour des Hyacinthies, pendant la célébration des jeux dans l'Amyclaeum, les conjurés devaient, au signal que donnerait Phalanthe en se couvrant la tête de son bonnet, fondre sur les Spartiates, tous aisément reconnaissables à leur chevelure, et les massacrer.** Or, au moment où les jeux allaient commencer, sur les secrets avis qui avaient fait connaître le plan des compagnons de Phalanthe, un héraut s'avança, et défendit à Phalanthe de se couvrir la tête. Les conjurés comprirent qu'ils étaient découverts, une partie se dispersa ; quant aux autres, ils implorèrent et obtinrent leur pardon, mais, en les rassurant sur leur vie, on les retint sous bonne garde. **Seul Phalanthe dut se rendre à Delphes pour interroger l'oracle sur le lieu où ils pourraient être envoyés en colonie. L'oracle lui répondit : En te donnant pour demeure Satyrium et les grasses campagnes de Tarente, je te donne aussi de devenir le fléau des Iapyges.** Les Parthénies vinrent donc à Tarente sous la conduite de Phalanthe et y reçurent bon accueil tant des populations barbares que des Crétois, premiers colons du lieu ». Suivant Antiochus, ces Crétois descendaient des compagnons mêmes de Minos, qui, ayant, après le meurtre de leur roi à Camici, chez Cocalus, quitté la Sicile en toute hâte, avaient été jetés par les vents hors de leur route et poussés vers ce point de la côte d'Italie, d'où une partie avait ensuite gagné la Macédoine par terre, en faisant le tour de l'Adriatique, et s'y était fixée sous le nom de Bottiéens. Antiochus ajoute que le nom de Iapygie, sous lequel on désigne tout le pays jusqu'à la Daunie, lui est venu d'un fils de Dédale, appelé Iapyx, que la tradition fait naître d'une femme crétoise, et qui serait devenu lui-même l'un des chefs ou princes crétois. **Quant à Tarente, c'est du héros Taras qu'elle aurait tiré son nom.** (Strabon, *Géographie*, livre VI, 3, trad.. <http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/VI-3.html>).

Plusieurs noms sont à retenir et tout d'abord celui de *Ιαπυγξ*, *Iapux*, *Iapyx* : le *Iapyx* est, tel le *Circius* - *Cers* en Languedoc, un vent tournant du nord-ouest, mais c'est aussi un fleuve : il est un héros éponyme de la *Iapugie* ou *Apulie* d'Italie du Sud : il est quelquefois soit le fils de *Lycaon*, donc du « Loup », soit le fils de *Dédale* et de ce fait, il est comme *Icaros* un « oiseau » (porté par le vent) ! Nous arrivons donc au nom de l'« Apulie », de la *Puglia*, de la « Pouille » et ceci à partir d'un fils de *Lukos* ou d'un oiseau de proie ; cela nous rapproche aussi du premier nom de *Lecce*, *Lupiae*. Certains disent aussi que *Iapyx* était le frère d'*Icadios*, fils d'*Apollon* et de la nymphe *Lycia*, ce qui nous ramène au nom du

« loup » ; or le grec *λυκος*, *lukos* désigne aussi l'« araignée – loup » qui n'est autre qu'une « Tarentule » dont la piqûre provoquait la « danse de Saint-Guy » que la danse « Tarentelle » guérissait. Un premier lien est donc à établir entre *Tarente*, l'Araignée-Loup et sa « Toile ».

Le frère de *Iapux*, *Icadios*, est selon les mythes :

- soit un Crétois qui avait suivi *Minos* et *Satyria*, sa fille, éponyme de *Saturium* et mère de *Taras* (cf. près de *Tarente*, le cap *Satyrium* et *Torre del Saturio*) ; émigrant en Italie du Sud, il fit naufrage à son retour et aborda à *Delphes*.
- soit le fils d'Apollon et de *Lukia – Lukia, Lucie > Lycie* ; il aurait alors donné le nom de sa mère au pays qui l'avait vu naître, la *Lycie* ; là, il aurait fondé la ville de *Patara* ainsi que l'oracle d'Apollon de cette ville, ville qui vit plus tard la naissance du célèbre *Saint Nicolas*. Il voulut aller ensuite en Italie, mais il fit naufrage et fut sauvé par un « dauphin » qui le porta jusqu'à *Delphes*...

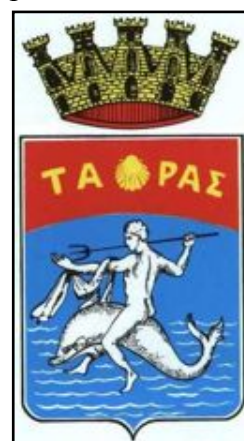
Dans cette mythologie ancestrale de la fondation de *Tarente*, il ne faut jamais perdre de vue le nom grec *λυκος*, *Lukos* qui se retrouve dans les noms de fleuves, vents et animaux, bêtes « prédatrices » symboles des éléments primordiaux, terre, air, eau, feu ; *Lukos*, *Lycos*



désigne aussi bien l'animal terrestre prédateur par excellence le « Loup », qu'un « corvidé rapace », une sorte de « Geai », que le poisson de même type le « Bar » ou l'insecte « dévoreur » aussi, l'« Araignée », la « Tarentule » qui, après l'avoir piquée, enveloppe sa proie avec sa toile.

A cela s'ajoutent deux éléments essentiels, d'abord le « tissage du filet » qui permet la « capture » de tous les animaux, terrestres, aériens et marins ; ensuite un mammifère marin qui accompagne, aide et souvent sauve le pêcheur au filet, telle une araignée en perdition, ou le récupère et devient ainsi l'équivalent même du « filet de sauvetage », le *Δελφίς*, *Delphis* « Dauphin » (à droite⁷⁵).

Le *delphinus*, « veau de mer, porc de mer » ou « cheval de mer », est l'animal qui unit les *βυθοί*, *βυσσοί*, *buthoi*, *bussoi*, *bythoi*, *byssoi*, les fonds « abyssaux », à la matière première d'un textile des plus précieux, la « soie marine », la « laine de mer », le *bussos* « byssus », filé par des coquillages de type moule, notamment par une sorte de moule géante très présente sur les côtes méditerranéennes, d'Asie Mineure (Palestine et Syrie), d'Afrique, de la Sardaigne et de l'Italie du Sud, notamment dans le golfe de *Tarente*...



⁷⁵ Fichier Wikimedia Commons ;
http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Simbolo_di_Taranto.png

La plupart des Héros, fondateurs de Tarente et des villes voisines du golfe ou d'Apulie, sont transportés par le « cheval de mer » qui tire le char de *Poséidon – Neptune*, le « Dauphin ». Il en va ainsi de *Taras*, fils de *Satyria* (photo ci-dessus : porte-t-il un voile de byssus ?), du Spartiate *Phalanthos* qui occupera Tarente. Le nom de ce dernier correspond bien à son histoire, à sa révolte à Sparte, ou bien au mythe de sa fondation de ville. Il signifie « chauve » ! Relisons un extrait du texte précédent :

... Voici quelles en étaient les dispositions : **le jour des Hyacinthies, pendant la célébration des jeux dans l'Amyclaeum, les conjurés devaient, au signal que donnerait Phalante en se couvrant la tête de son bonnet, fondre sur les Spartiates, tous aisément reconnaissables à leur chevelure, et les massacrer.** Or, au moment où les jeux allaient commencer, sur les secrets avis qui avaient fait connaître le plan des compagnons de Phalante, un héraut s'avança, et défendit à Phalante de se couvrir la tête. Les conjurés comprirent qu'ils étaient découverts, une partie se dispersa ; quant aux autres, ils implorèrent et obtinrent leur pardon, mais, en les rassurant sur leur vie, on les retint sous bonne garde. **Seul Phalante dut se rendre à Delphes pour interroger l'oracle sur le lieu où ils pourraient être envoyés en colonie. L'oracle lui répondit : En te donnant pour demeure Satyrium et les grasses campagnes de Tarente, je te donne aussi de devenir le fléau des Iapyges.**

Phalante n'aurait donc rien sur la tête et surtout pas une chevelure semblable à une toison ; ainsi il est envoyé conquérir une ville, *Tarente*, où la « toison », la « chevelure » des êtres vivants et même les fils tissés du *byssus*, qui se renouvellent à chaque coupe, sont des caractéristiques, d'autant que le *byssus* était à la base du tissage de « bonnet » ?

Phalanthos « chauve » (il porterait alors une perruque ou un bonnet et en byssus de surcroît !), c'est ainsi que le Dictionnaire Bailly le traduit, car ce mot vient de la racine **bhel-* « blanc » comme $\phi\alpha\lambda\omicron\varsigma = \lambda\epsilon\upsilon\kappa\omicron\varsigma$, *phalos = leukos* et $\phi\alpha\lambda\alpha\kappa\rho\varsigma$, *phalakros* « chauve ». Mais pourquoi *phalanthos* ne désignerait-il pas plutôt une « tête blanche de cheveux » ? Nous noterons que $\phi\alpha\lambda\alpha\chi\grave{\xi}$, *phalanx* (racine **bhel(e)g-* « assembler, établir des réseaux ») désigne une « toile d'araignée » construite techniquement comme un assemblage, un réseau de $\phi\alpha\lambda\alpha\gamma\gamma\alpha\iota$, *phalangai* « poutres ». Mieux $\phi\alpha\lambda\alpha\gamma\gamma\epsilon\iota\omicron\nu$, *phalangeion* désigne la ... « tarentule » et la « phalengère », une plante soignant la piqûre de l'araignée, selon Pierre Chantraine, *DELG.*, pp. 1173-1174. Le même auteur, à propos de l'étymologie de *phalanthos*, p. 1174, écrit ceci :

« ... Rapporté justement à $\phi\alpha\lambda\omicron\varsigma$ « blanc » par Phrynichus, *o. c.* 124, 3. Le second terme de ce composé est $\alpha\nu\theta\omicron\varsigma$, *anthos* selon Photius : $\phi\alpha\lambda\alpha\kappa\rho\varsigma \cdot \phi\alpha\lambda\alpha\nu\theta\omicron\varsigma \cdot \alpha\nu\theta\omicron\varsigma$ γαρ η λευκη θριξ (« équivalent à cheveux blancs ») (θριξ, thrix pour $\alpha\nu\theta\omicron\varsigma$, *anthos*, « chevelure »... Mais il s'agit d'une formation familière : on a $\phi\alpha\lambda\alpha\nu\theta\omicron\varsigma$, *phalantos* au lieu de $\phi\alpha\lambda\alpha\nu\theta\eta\varsigma$, *phalantès*... »

Il semble donc que dans l'antiquité, le nom de *Phalanthos* était bien interprété comme « Celui qui a des cheveux blancs » ; et pourtant ce héros semble « jeune »... Alors pourquoi ?

Un premier acte qui en dit long sur ce qui pousse sur sa tête : il obligera les habitants primitifs à émigrer à *Brentesion – Brindusium - Brindes*, l'actuelle *Brindisi*⁷⁶, la « Ville qui a une forme d'andouiller de cerf » ; or *ταρανδος*, *tarandos* en grec (*tarandrus* en latin chez Pline, *HN*. VIII, 123), mot très proche de la deuxième partie de *Phalanthos* et de la racine **andh-* « pousser, jaillir », proche aussi de *Ταρας*, *Ταραντος*, *Taras*, *Tarantos*, désigne le « cerf des Scythes, le renne », ce même animal que la note ci-dessous indique sous *brind* en néo-suédois, *brund* « jeune renne mâle » en norvégien et qui servait aussi de monture aux « Hommes du Nord » !

Ceux-là mêmes qui, un jour, au moyen-âge, occupèrent la Calabre. Est-ce le fruit du hasard ? Ce nom a-t-il une racine originellement indo-européenne (la racine **ter-* « traverser » donne *taranta* en sanskrit « mer », Pokorny, 1074), bien que les linguistes considèrent ce mot comme un emprunt ? On oublie trop souvent que le caractère du « Renne » comme du « Cerf », c'est la « Traversée », souvent en troupeau, avec la tête et les bois hors de l'eau... Il est aussi vrai que l'homme chevauchant le dauphin ressemble étrangement à des personnages plus tardifs que sont les Saints Bretons chevauchant un cerf, comme *Saint Théleau* (à droite, église de *Landeleau*) ou *Saint Édern*...



⁷⁶ Jules Pokorny, *IEW.*, pp. 168-169 : racine **bhrentos* « Cerf, Qui a une tête en éveil » : Messapien *βρενδον* = *ελαφον*, *brendon* = *elaphon* « cerf » dans une glose d'Hésychius, de même *βρεντιον* « tête de cerf », toponyme *Brundisium* « Brindisi » ; albanais *bri*, *brini* « corne » ; *brind*, bringé, en néo-suédois, *brund* « jeune renne mâle » en norvégien, *briedis* « élan, daim » en letton ; possible évolution de **bhren-* « se dresser, jaillir en avant » en **bhrentos* : irlandais *braine* « guide », cornique *brenniat* ; latin *frons* « front »... cette sémantique de la « poussée irrésistible » de la Nature se concrétisant dans les bois – ramures des cervidés se retrouve dans la racine **andh-* « croître en hauteur ou en profondeur », ce qui va toujours ensemble au niveau des feuillages, frondaisons, fleurs (*anthos* en grec) cheveux qui percent le Monde Supérieur et au niveau de leurs racines qui transpercent la terre ou la peau jusqu'au Monde Inférieur. La plus grande fête, vouée à *Dionysos* et à la Nature Libérée, étaient les *Anthestéries*, au printemps (*Liberalia* à Rome).

La « Crinière Marine » de Tarentum

Ephore, lui, raconte autrement la fondation de Tarente. « Les Lacédémoniens, dit-il, ayant déclaré la guerre aux Messéniens pour venger la mort de leur roi Téléclus, tué à Messène pendant la célébration d'un sacrifice, jurèrent de ne point rentrer dans leurs foyers avant d'avoir détruit Messène, et de périr plutôt jusqu'au dernier. Ils partirent ne laissant pour garder la ville que ce que Sparte comptait d'enfants tout jeunes ou de vieillards décrépits. Mais, la dixième année de la guerre, les femmes des Lacédémoniens s'étant réunies en conciliabule députèrent vers leurs maris quelques-unes d'entre elles pour leur représenter qu'ils faisaient la guerre aux Messéniens dans des conditions par trop inégales ; que ceux-ci, restant dans leurs foyers, continuaient à procréer, tandis qu'eux, en s'obstinant à ne pas vouloir quitter le territoire ennemi, laissaient leurs femmes à l'état de veuves et risquaient ainsi de dépeupler leur cité. Les Lacédémoniens pour faire droit aux représentations de leurs femmes, sans manquer pourtant à leur serment, renvoyèrent les plus vigoureux et les plus jeunes d'entre eux, qui n'avaient pu prendre part au serment commun, vu qu'ils étaient encore enfants quand ils avaient suivi l'armée en Messénie, et en les congédiant, ils recommandèrent à chacun en particulier d'avoir commerce avec toutes les jeunes filles qu'ils trouveraient à Sparte : ils supposaient que ces unions collectives avaient chance d'être plus fécondes. Les choses se passèrent de la sorte et les enfants nés de ces unions reçurent le nom de Parthénies. Quant à Messène, elle fut prise après un siège de dix-neuf ans, comme le marque Tyrtée dans les vers qui suivent :

« Sous les murs de Messène, durant dix-neuf années, combattirent sans relâche, et le cœur toujours animé de la même constance, les pères de nos pères, héroïques guerriers ! Enfin, la vingtième année vit l'ennemi renoncer à ses grasses campagnes et descendre en fuyant des sommets élevés de l'Ithôme ».

Les Lacédémoniens se partagèrent la Messénie ; seulement, une fois revenus dans leurs foyers, ils refusèrent de traiter les Parthénies sur le même pied que les autres citoyens, prétendant qu'ils étaient nés d'unions illégitimes. Ceux-ci se concertèrent alors avec les hilotes et complotèrent le massacre des Spartiates ; **il fut convenu que le signal de l'attaque serait un pilos ou bonnet laconien hissé [au haut d'une pique]**. Mais quelques hilotes dénoncèrent le complot. On jugea toutefois difficile de prévenir les Parthénies par une attaque à main armée, car ils étaient nombreux et étroitement unis entre eux, se regardant tous naturellement comme frères. On se borna donc à faire sortir de l'agora ceux des conjurés qui devaient hisser le signal convenu. Les autres comprirent que leur plan était découvert, et ils se tinrent cois. On se servit alors de l'influence qu'avaient sur eux leurs pères pour les décider à aller au loin fonder une colonie : s'ils trouvaient quelque emplacement suffisamment spacieux, ils devaient s'y fixer définitivement ; autrement, on les engageait à revenir et on leur promettait le cinquième des terres de la Messénie. **A ces conditions ils partirent et allèrent aborder [en Iapygie] chez les Achéens ; ils les trouvèrent aux prises avec les Barbares, et, comme ils avaient voulu partager leurs dangers, ceux-ci leur permirent de fonder la ville de Tarente sur leur territoire.** (Strabon, *Géographie*, livre VI, 3, trad.. <http://www.mediterranees.net/geographie/strabon/VI-3.html>).

Pausanias : Tarente et Phalantos

Tarente est une colonie de Lacédémoniens, et *Phalanthos*, Spartiate, en fut le fondateur ; lorsqu'il partit à la tête de cette colonie, l'oracle de Delphes lui annonça qu'il acquerrait une ville et une contrée, quand il sentirait de la pluie par un temps serein. [7] N'ayant pas d'abord trop approfondi lui-même cet oracle, et ne l'ayant communiqué à aucun des Exégètes, il aborda en Italie avec ses vaisseaux. Voyant, malgré plusieurs victoires qu'il avait remportées sur les Barbares, qu'il n'avait pu parvenir à prendre aucune de leurs villes ni à s'emparer d'aucune portion du pays, il se rappela cet oracle, et il crut que le dieu avait mis à son établissement une condition impossible, ne pensant pas qu'il put pleuvoir par un temps clair et serein. Comme il était découragé, sa femme, qui l'avait suivi dans cette expédition, lui faisait toutes sortes de caresses ; **ayant posé un jour la tête de son mari sur ses genoux, elle lui cherchait les poux, et, par un mouvement de tendresse, en considérant le peu de succès de ses entreprises, elle se mit à pleurer. [8] Comme ses larmes tombaient en abondance, elle mouilla entièrement la tête de Phalanthos, qui comprit alors le sens de l'oracle ; car sa femme se nommait Aethra (qui signifie en grec temps serein) ;** et il prit la nuit suivante Tarente, la ville la plus grande et la plus opulente de toutes celles que les Barbares avoient sur les bords de la mer. Le héros Taras, qui a donné son nom à la ville et au fleuve qui y passe, était, à ce qu'on dit, fils de Neptune et d'une nymphe du pays. Le fleuve se nomme Taras, ainsi que la ville... (Pausanias, Description de la Grèce, livre X, 10, 6 sqq. <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/pausanias/table.htm>)

Les Tarentins ont encore envoyé une offrande à Delphes pour la dîme du butin qu'ils avoient pris sur les Peucétiens, peuple barbare. Ce sont des statues faites par Onatas d'Égine par Calynthus ; elles représentent des gens à pied et des gens à cheval ; on y remarque Opis, roi des lapygiens, qui était venu au secours des Peucétiens ; il a été tué dans le combat, son corps est étendu ; les héros Taras et Phalanthos de Lacédémone sont auprès, et à peu de distance de ce dernier un dauphin ; **on dit en effet qu'avant d'arriver en Italie, Phalanthos fit naufrage dans la mer de Crissée, et qu'il fut porté à terre par un dauphin.** (Pausanias, Description de la Grèce, livre X, 13, 10.

<http://remacle.org/bloodwolf/erudits/pausanias/phocide.htm>)

Les textes que nous venons de lire confirment bien notre analyse : le dernier passage de Pausanias souligne particulièrement une aventure arrivée à *Phalanthos*, qui rappelle ce qui figure sur le blason de *Tarente* représentant *Taras*, fils de *Poséidon* – *Neptune* et de *Satyria*, la « crinière au vent », chevauchant un *δελφίς*, *delphis*, « *delphinus* - dauphin » ; sa représentation sous la forme d'offrande à *Δελφοί* – *Delphes* n'en prend que plus de relief. Notons aussi ce que nous présente François Chamoux, dans la « Civilisation Grecque »⁷⁷, p. 397, sous la forme d'un commentaire d'une monnaie antique de *Tarente* :

⁷⁷ Collection les Grandes Civilisations, Édition Arthaud, Paris 1963.

... 208 Phalanthos ou Taras sur un dauphin

Monnaie de Tarente (V^e siècle). La légende s'est emparée du fondateur de la cité et rapporte qu'après un naufrage il fut sauvé par un dauphin (Pausanias, X, 13, 10). La coquille Saint-Jacques symbolise les flots marins. Aisance de l'attitude, réalisme des cheveux flottant au vent et de la main qui désigne le rivage. Inscription « *Tarantinôn* » (« Cabinet des Médailles » : photos Éditions Arthaud, Opérateur H. Adant) ...



Nous pensons, pour ce qui est de la « coquille Saint-Jacques », qu'il faut aller au-delà d'une simple allusion aux « flots marins », car il existe un lien entre *Tarente* et un coquillage géant la *πινα*, *pina*, « tisseuse de byssus » (racine **(s)pen-* « tisser » ?) et producteur de *margaritae*, de « perles marines » comme les huîtres appelées aussi *πινάριον*, *pinarion* « huître perlière, perle ». Bien sûr, le rapprochement que nous faisons avec le latin *margarita* « perle marine », issu du grec *μαργαριτης*, *margaritès* de même sens, a été voulu : ce nom a conduit à des mythologies communes et souvent confondues qui se sont construites dans les Vies des « Saintes Prostituées converties » au christianisme ; la plupart issues de villes appelées *Antioche* (à *Antioche de Syrie*, on tissait le « byssus »), elles étaient très « huppées », dotées d'une chevelure abondante et magnifique et grandes utilisatrices de *sudaria* – suaires et de « voiles de byssus » très suggestifs appelés *ταραντινιδίων*, *tarantinidiôn*, et de « perles » aussi comme parures, telle *Marie - Madeleine* ; elles ont porté des épithètes caractéristiques : *Saintes Marguerite, Marine* (à droite : bannière à Combrit - Sainte-Marine en Bretagne), *Pélagie*, voire *Reine* ou *Basilisse*, équivalentes de la celtique *Morgane* (jeux de mots possibles : **Mori-gane* et **Mori-rigane*) ...



D'autres dérivés, cités par le linguiste P. Chantraine (*DELG.*, p. 903) sont aussi très intéressants, *πινωπιον*, *pinôtion* « boucle d'oreille de perles », *αληθινος-πινος*, *aléthinospinos* « fait de perles véritables », *πινικον*, *pinikon* « perle », *πινικιος κογχος*, *pinikios conkhos* « huître perlière » ; *πινινος λιθος*, *pininos lithos* « huître perlière », *πινωνας*, *pinônas* « monteur de perle ». Il existe aussi un mot composé qui mérite toute notre attention, celui de *πινο-τηρης*, *pino-térès*, équivalent de *πινο-φυλαξ*, *pino-phulax* « gardien de la pinne », désignant un petit crabe qui vit en symbiose, en compagnie d'autres coquillages, à l'intérieur de ce bivalve géant rendu « remarquable » par sa taille et son positionnement

vertical dans le sable, autrement appelé « jambonneau » ou « grande nacre », bivalve proche, finalement, hormis cette taille, de la moule, de l'huître ou de la coquille « Saint-Jacques ».

Le nom de ce crabe « pinotérés » est composé à partir du verbe τηρεω, *téréô* « veiller sur, surveiller, garder, remarquer », à l'étymologie obscure, nous dit P. Chantraine (*DELG.*, p. 1115), qui mentionne toutefois une racine avec labio-vélaire *k^wei- > *k^wei-t-, *k^wei-r- « faire attention, remarquer, protéger » pour laquelle le linguiste Jules Pokorny (*IEW.*, p. 636) prend parti. Le nom τηρης « celui qui observe, voit » est proche, au niveau de l'homophonie de Ταρας, *Taras* (accent bref) et donc de *Tarente* et de *Terentum*. Un autre anthroponyme grec, qui a pour étymologie, lui, la racine *k^wei-r- « voir », Τηρευς, *Téreus* (avec accent long), fils d'*Arès* et roi de *Thrace*, est le héros d'une mythologie de la « séduction » liée à l'anthropophagie certes, comme souvent en *Thrace*, mais aussi à la « vue », puisqu'il s'unit à *Procné*, son épouse et fait violence à sa belle-sœur, *Philomèle*, à qui il coupe la langue pour ne pas être dénoncé ; mais cette dernière raconte l'épisode en le brochant sur un voile (de byssus ?). *Téreus*, à qui *Procné*, pour se venger, a servi en repas son fils *Atys*, poursuit les deux sœurs qui implorent les dieux ; l'une est changée en « hirondelle » à la vue perçante, l'autre en rossignol au chant mélodieux et annonciateur de la nuit, tandis que *Téreus* l'est en oiseau à la « chevelure » abondante, en « huppe ». Ces thèmes de l'étoffe tissée et brodée, de la « chevelure », de la vue perçante et donc des « yeux » et par voie de conséquence des « larmes », comme nous allons le voir, ne sont pas inexistantes dans les mythologies de *Tarente*, loin de là.

Il existe en second lieu un autre lien qui va au-delà du simple symbole « maritime » entre la « coquille Saint-Jacques », d'ailleurs appelée *pecten* en latin « peigne », synonyme de « tissage », et *Phalantus* qui « chevauche » un dauphin en direction de la ville de *Tarente*, ville réputée pour sa cavalerie légère, pour ses cavaliers véritables acrobates, au point que le verbe grec ταραντινιζω, *tarantinizô* soulignait dans sa sémantique cette façon originale de monter les chevaux. Ce lien se trouve dans la mythologie chrétienne, bien que plus tardive, concernant le périple « marin » du sarcophage recouvert de coquillages du pêcheur « Galiléen » *Saint Jacques le Majeur* vers la « Galice », vers *Iria Flavia* ; ensuite dans sa représentation en cavalier « matamore » (photo à droite⁷⁸), sauvant aussi un autre cavalier précipité dans les flots et sortant tout recouvert de coquillages. Le sarcophage et les reliques de *Saint Jacques* et de ses compagnons, *Athanase*, l'« Immortel » et *Théodore* « Don de Dieu », furent découverts par un nommé Πελαγιος, *Pélagius* « le



⁷⁸ Domaine public : http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_de_Zébédée : « Peinture montrant Saint Jacques combattant les Maures. Elle a été réalisée par un membre de l'École de Cuzco. »

Marin » ; nous rejoignons ainsi le premier lien suggéré par le « coquillage », le *byssus* tissé, et les parures « aphrodisiaques », dont les *pinnae – margaritae* « perles » de *Sainte Marguerite – Pélagie* ou de *Sainte Pélagie – Marine*, telles qu'elles pouvaient couvrir la nudité d'*Aphrodite – Vénus* née de la Mer !

Il faut lire la *Légende Dorée* : « ... Pélagie, la première des femmes d'Antioche, riche, d'une beauté extraordinaire salissait son corps dans l'impudicité... Dès ma naissance, je m'appelle Pélagie, mais à cause de mes vêtements luxueux, je fus appelée Marguerite... »

Une autre Sainte : « Marine était fille unique. Son père, étant entré dans un monastère, changea sa fille d'habits afin qu'elle passât pour un homme ; il fut reçu moine sous le nom de Marin... Marin allait donc souvent avec le chariot et les bœufs pour amener du bois au monastère. Il avait coutume de loger chez un homme dont la fille était enceinte du fait d'un soldat. Aux interrogations qu'on lui adressa, celle-ci répondit que c'était Marin qui lui avait fait violence... Marin accepta ces épreuves... Comme on lavait son corps mort, on remarqua que c'était une femme... »

Une autre Sainte : « ... Marguerite nommée Pélagie, vierge très belle riche et noble, fut l'objet des meilleurs soins... Elle s'abstint cette nuit-là même d'avoir des relations avec son mari, ... elle se coupa les cheveux et s'enfuit dans un monastère déguisée en homme où elle se fit appelé frère Pélagie... Il (elle) fut condamné d'avoir mis enceinte une vierge parce qu'il était en rapport fréquent avec des religieuses dont il était chargé ; il avait écrit avant de mourir accablé par cette accusation : « **issue d'un sang noble, j'ai été appelée Marguerite dans le monde, et pour traverser la mer des tentations, je me suis donné le nom de Pélagie. Je suis vierge...** »⁷⁹

Il semble que la référence au « sexe mâle », caché ou sublimé dans la mythologie chrétienne, provienne de l'image de l'attitude de l'homme qui « chevauche » la femme dans la copulation. Les *Tarentins*, anciens Spartiates « Parthéniens » (παρθενος, *parthénos* « vierge ») étaient réputés pour leurs attitudes lascives et les « cavaliers légers » passant d'une « cavale » à l'autre ne devaient pas être en reste.

... C'est à Sparte que l'on doit la fondation de Tarente à l'extrémité sud de la péninsule italienne vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Les colons étaient des Parthéniens. Ils furent appelés ainsi à partir du mot grec signifiant « vierge », *parthénos*. La tradition voulait qu'au cours des deux guerres de Sparte contre la Messénie, les guerriers spartiates avaient fait le serment de ne rentrer chez eux qu'après avoir détruit la cité rivale. Mais le temps passant, craignant un déficit des naissances dans leur cité mère en raison de leur absence, les Spartiates renvoyèrent les plus jeunes d'entre eux vers la cité pour assurer la procréation.

Après la destruction de Messène, les enfants engendrés ne furent pas reconnus comme citoyens spartiates à part entière. Dirigés par Phalanthos, les Parthéniens tentèrent une rébellion mais après un accord avec les Spartiates, ils partirent fonder Tarente. De fait, le dialecte de Tarente était celui de la Laconie, les

⁷⁹ D'après Jacques de Voragine, *la Légende Dorée*, traduction J.B.-M. Roze, collection G/F.

institutions étaient calquées sur celles de Sparte, le **dieu national était le Poséidon qu'on adorait au cap Tenare...**

... Au IV^e siècle, Tarente atteignit son apogée qui équivalait à une véritable hégémonie sur la Grande Grèce, hégémonie politique, économique et culturelle. En Grande Grèce, Tarente est la seule cité à posséder une grande rade bien abritée. Aussi est-elle un centre important de pêche et de commerce maritime. La vie y était brillante ; l'art s'y épanouit, notamment l'orfèvrerie, et Tarente était l'un des grands centres de production de figurines en terre cuite. **Les Tarentins aimaient le vin, les femmes et la musique et n'avaient qu'un désir continuer à vivre dans le confort et l'insouciance.** On disait couramment à Tarente : « *D'aucuns voient dans le travail, l'ardeur et l'activité les fondements de l'existence ; quant à nous, non seulement nous entendons vivre dans la joie et le plaisir, mais nous le faisons déjà.* ».

Dans l'Antiquité, les chevaux de Tarente étaient très appréciés en raison de la pureté de leur race et de la beauté de leurs proportions : ils furent reproduits sur de nombreux monuments. Les Tarentins étaient d'ailleurs d'excellents cavaliers et leurs formations équestres étaient célèbres pour leur extraordinaire habileté en temps de paix comme à la guerre...⁸⁰

Il existe un lien évident entre le grec *ἵππος*, *hippos* « cheval » et la mer (cf. les surnoms de *Poséidon – Neptune*), voire le « lac » (cf. plus loin le port d'*Hippos* sur le *lac de Génésareth*⁸¹, le « Lac de la Lyre », non loin des Pêcheries de *Magdala* où vivait *Marie – Madeleine*, la « Pleureuse », et de l'endroit où le *Christ* recruta les « pêcheurs », tels *Saints Pierre et André et Jean et Jacques le Majeur* !) ou même le fleuve, le *Tibre* par exemple, en tant qu'« élément porteur » au point de donner un nom à de multiples ports, tels *Hippo Regius* (*Bône – Annaba*), *Hippo Diarrhytus* (*Bizerte*), *Hippo Carausiarum* en Ibérie, etc.

Les alentours de la ville d'*Hipponion*, dans le *Bruttium – Calabre*, appelée par les Romains *Vibo Valentia*, étaient réputés, comme la plaine de l'*Enna* de Sicile, pour leurs « fleurs » innombrables et jolies, au point qu'il existe une mythologie particulière de l'enlèvement de *Perséphone – Proserpine*, rapportée par *Strabon, Géographie*, livre VI, 1, 5 :

... Proserpine serait venue de la Sicile pour y cueillir ces fleurs et ainsi être ravie par *Dis Pater – Hadès* ; de là, la coutume commémorative qui veut que les femmes du pays n'achètent jamais mais cueillent elles-mêmes ces fleurs, en confectionnent des guirlandes et des couronnes, qu'elles se font un point d'honneur de porter dans leurs chevelures ...

Nous avons dans ce résumé deux choses extrêmement importantes le nom de *Valentia* et le tressage des couronnes. *Perséphone – Proserpine*, fille de la « Terre – Mère » *Déméter*, déesse de la germination souterraine, et comme la déesse *Νίκη – Niké – Victoria* présente sur le site, véritable *Σωτειρα, Sôteira* « Libératrice et Protectrice de la graine et de son épanouissement », vient à *Heipponion – Hipponne* autrement appelée *Vibo Valentia* : autant

⁸⁰ <http://www.cliolamuse.com/spip.php?article254>

⁸¹ C'était la traduction que les Anciens donnaient au nom de la « *Mer de Kinneret* » en forme de *kinnor – lyre* » - *Génésareth*, (*Livre des Nombres*, 34, 11) autrement appelé *Lac de Tibériade* ou « *Mer de Galilée* ».

dire que *Sôteira* équivaut à *Valentia* donc à l'épithète latine de *Valeria* « Celle qui donne la Force de Vie et la Santé » ; d'autre part, la cueillette des fleurs, symbolisée par *Proserpine*, a un objectif bien précis que les mythologues et mythographes n'ont pas abordé et pourtant : tressées en guirlandes ou en στεφανοι, *stephanoi* « couronnes » et posées sur la « tête », elles ont comme fonction, outre leurs présences dans les sacrifices et cérémonies religieuses ou mortuaires, dans un vaste syncrétisme, plus que l'embellissement, non seulement de souligner la « Victoire » au combat, aux joutes littéraires et orales et aux jeux, mais aussi de soutenir la « *Valetudo* – Santé ».

Et donc de « Vaincre le Mal ! » comme la *stephanos* de lierre guérit l'ivresse sur la tête de *Dionysos* ou la couronne de millepertuis assure la santé autour du *Feu de la Saint-Jean*. Ainsi, Pline l'Ancien, dans l'ensemble de ses livres, dont le livre XXI, de son *Histoire Naturelle*, a largement étudié les bienfaits des « couronnes », notamment pour soulager les maux de tête comme la « couronne de violettes » qui dissipait l'ivresse et « la tête lourde » (...*crapulam et grauedines capitis impositis coronis*... Pline, XXI, 130).

Nous avons donc dans la même région de *Calabre*, non loin de *Tarente*, une évocation de la déesse *Proserpine*, plus précisément dans une ville et un port qui associe le « Cheval » ou le « Cavalier » (y compris sur ses monnaies, quelquefois même à l'envers de *Taras* ou de *Phalanthos*), au « Dauphin chevauché ». Nous découvrirons dans les paragraphes prochains que des liens profonds existent entre les « Chars » conduits par les Chevaux de l'Espace et du Temps, les dieux et les déesses chthoniennes, voire les héros de la magie et de la santé comme *Médée*, et naturellement les *Ludi* – Jeux qu'ils patronnent. Nous rappelons un texte – fragment de *Paulus Festus* cité précédemment et que nous approfondirons plus loin, en abordant notamment l'épithète attribuée à *Poséidon* et à des autels voués dans les hippodromes, tel celui de *Tarentum* au Champ de Mars à Rome, comme par hasard, aux « dieux infernaux », Ταραξ-ιππος, *Tarax-hippos* « Celui qui effraye les chevaux » et donc conduit à la mort :

... TARENTUM. Verrius dit que cet endroit du Champ de Mars a été ainsi appelé, parce que la terre qui, pendant les jeux Séculaires, y recouvre l'autel de Pluton, est foulée par des chars attelés de quatre chevaux, afin que leur légèreté et l'aisance avec laquelle ils se meuvent représentent, en quelque sorte, les mouvements du soleil et de la lune. Mais chacun voit clairement combien cette assertion ressemble à un conte de bonne femme...

Remarquable aussi cet autre fait : beaucoup de ces ports « Hippone », dédiés aux « Chevaux » défiant les vagues, aux « Chevaux Marins », furent le théâtre d'aventures entre un enfant porté ou sauvé et le « Dauphin », aventures empreintes souvent, dans leurs fins, de deuils et de tristesses et donc de « pleurs », bien semblables aux accents de la « Lyre » ou au « Chant du Cygne » :

... Leur langue... est peu différente de celle du porc (*suillae*). **Ils poussent en manière de cri un gémississement semblable à celui de l'homme** ; leur dos est bombé, leur groin camard (*rostrum simum*) ; d'où leur nom de « Simon » (Camus) qu'ils entendent tous étonnamment et qu'ils préfèrent comme appel...⁸²

... Le dauphin n'est pas seulement familier avec l'homme, mais la musique le charme (*musica arte mulcetur*), l'harmonie des instruments, et particulièrement le son de l'orgue hydraulique. L'homme ne l'effraie pas comme un être hostile ; il vient au devant des navires, bondit autour par jeu, lutte même de vitesse avec eux, et, si gonflées que soient les voiles, les devance. Sous le règne du divin Auguste, un dauphin pénétra dans le lac Lucrin ; l'enfant d'un pauvre, qui allait de sa maison de Baïes à Pouzzoles pour y fréquenter l'école primaire, s'attarda vers le milieu du jour, l'appela du nom de **Simon** (*appellatum eum Simonis nomine*), l'allécha souvent par des morceaux de pain, qu'il portait comme vivres de route ; le dauphin s'éprit pour lui d'une étonnante affection. Je répugnerais à rapporter le fait, s'il n'était consigné dans les écrits de Mécène, de Fabianus, d'Alfius Flavus et de beaucoup d'autres. A quelque heure du jour que l'enfant l'appelât, si profondément caché qu'il se trouvât, **il accourait du fond des eaux et, après avoir été nourri de la main de l'enfant, il lui offrait son dos pour y monter (*ascensuro dorsum*) ; rentrant les aiguillons de sa nageoire comme dans un fourreau (*pinnae aculeos uelut uagina condens*), il le recevait et le portait à l'école, à Pouzzoles, à travers la vaste baie ; il le transporta de la même façon pendant plusieurs années, jusqu'au jour où l'enfant fut enlevé par une maladie ; le dauphin revint souvent au lieu habituel, triste et donnant des signes d'affliction ; et à son tour il mourut de regret, cela ne fit de doute pour personne. Il y a quelques années, **sur la côte d'Hippone Diarrytus, un autre dauphin recevait pareillement sa nourriture de la main des hommes, s'offrait à leurs caresses, jouait autour des nageurs et les portait sur son dos...****

[...]

Antérieurement, des faits semblables se passèrent, d'après ce qu'on raconte d'un enfant de la ville d'Iasos ; il inspira pendant longtemps une affection remarquable à un dauphin, qui, le suivant avec passion jusqu'au rivage, s'échoua sur le sable et y mourut ; Alexandre le Grand préposa l'enfant au **culte de Neptune**, à Babylone, jugeant qu'une telle affection attestait la faveur du dieu. Dans la même ville d'Iasos, d'après Hégésidémus, **un autre enfant, nommé Hermias, traversait les mers pareillement à cheval (*maria perequitantem*) sur un dauphin** ; les vagues d'une tempête soudaine causèrent sa mort et le rapportèrent ; le dauphin s'avouant responsable de son trépas ne regagna pas les mers et mourut sur la grève. Même fait à Naupacte, rapporte Théophraste. Et ces exemples surabondent : les Amphilochiens et **les Tarentins racontent des histoires semblables d'enfants et de dauphins** ; ce qui rend croyable celle d'Arion, le joueur de cithare :

Alors que les marins étaient prêts à le faire périr dans la mer pour dérober l'argent qu'il avait gagné, il fut assez persuasif pour obtenir la permission de jouer d'abord de la cithare ; la musique attroupa des dauphins, et, lorsqu'il se fut jeté dans la mer, l'un d'eux le reçut et le transporta jusqu'à la côte de Ténare...

Il y a dans la province Narbonnaise, sur le territoire de Nîmes, un étang nommé Latera, où les dauphins pêchent de société avec l'homme. Un banc innombrable de mulets, à une époque fixe, sort par l'étroit goulet

⁸² Pline, *HN.*, tome IX, 23, trad. E. De Saint-Denis, édition les Belles Lettres, Paris 1955.

(*angustis faucibus*) de l'étang dans la mer, en épiant le moment du reflux ; aussi l'on peut tendre des filets, et du reste ils ne sauraient supporter une masse aussi pesante, même si les mulets n'avaient pas l'habileté de guetter l'heure. Non moins intelligemment ils se dirigent tout droit vers les profondeurs d'un gouffre voisin, et se hâtent de fuir le seul endroit propice à un barrage de filets. Dès que les pêcheurs ont eu connaissance de ce manège – il y a grande affluence de gens qui connaissent la date et qui surtout sont friands de ce plaisir – et **que les assistants invitent Simon, en l'appelant du rivage aussi fort que possible, à donner au spectacle son dénouement, les dauphins se hâtent d'exaucer leurs désirs**, si le souffle de l'aquilon accompagne la voix, tandis que l'auster la retarde en la renvoyant ; même alors ils accourent pour apporter une aide inattendue ...

[...]

La pêche terminée, ils se partagent les mulets qu'ils ont massacrés ; mais conscients d'avoir mérité par leurs efforts mieux que la récompense d'un jour, ils attendent jusqu'au lendemain, et se rassasient non seulement de poissons, mais aussi de pain trempé dans du vin...⁸³

A l'évidence, le « dauphin » Σιμων, *Simôn*, *simos* « au nez camus » nous conduit par homophonie au nom araméen (?), alors que son frère « André »⁸⁴ porte un nom grec, du pêcheur *Simon Cephas – Pierre*, qui, doutant, coule comme une « pierre » face à son maître, le Christ, marchant sur les eaux du « lac de la Lyre », tel un « cavalier marin » : Ce dernier se trouve ainsi associé à la jeunesse et à la « crinière » qui rappelle les « cheveux au vent » des cavaliers vigoureux, symbole de leur puissance.

La « chevelure » et la « coiffure » sont la base même des mythologies des « Spartiates »⁸⁵ tout d'abord, célèbres pour l'agencement de leurs « cheveux longs »

⁸³ Pline, *HN*. IX, 24, sqq., trad. E. de Saint-Denis, édition Les Belles Lettres, Paris, 1955.

⁸⁴ *Saint André* sera martyrisé en *Achaïe*, à *Patras*, ville où les femmes doublaient les ἀνδρες – *andres* - hommes en population, là où des ouvrières spécialisées tissaient le « byssus »... ou du moins un textile (du lin ?) de même nom que la « soie marine » et en fabriquaient des « voiles » très fins, des réseaux, résilles pour les cheveux, des parures pour les femmes, tissus qui valaient de l'or, écrit Pline l'Ancien. Mais les historiens actuels semblent de plus en plus se rallier au fait que le « byssus » était récolté sur les côtes de l'*Élide*, à partir des coquillages « jambonneaux » et qu'il ne faut plus parler de « lin fin » !

⁸⁵ Serait-ce ce lien qui transparaîtrait dans le ciel sous le nom de la « Chevelure de Bérénice » (l'épouse du roi *Ptolémée Evergète* d'Alexandrie qui accueillit le roi de Sparte exilé) donné à un astérisme de la constellation du « Lion », que nous retrouverons, par analogie dans le légendaire « voile » en byssus de la « Sainte-Face » avec lequel *Bérénice – Véronique* essuiera le visage du Christ, sur le chemin du Calvaire, au pays du « Lion de Juda ». Nous rappelons qu'une *Bérénice* sera la fille du roi *Hérode Agrippa*, qui martyrisera *Saint Jacques le Majeur*.

Il existe un texte étrange dans le *Livre des Maccabées* soulignant les liens fraternels entre Spartiates et Juifs :
... *Jonathan, voyant que les circonstances lui étaient favorables, choisit des hommes qu'il envoya à Rome pour confirmer et renouveler l'amitié avec les Romains. Aux Spartiates et en d'autres lieux il envoya des lettres dans le même sens...*

[...]

Voici la copie de la lettre que Jonathan écrivit aux Spartiates :

« Jonathan, grand prêtre, le sénat de la nation, les prêtres et le reste du peuple des Juifs aux Spartiates leurs frères, salut. Déjà au temps passé, une lettre fut envoyée au grand prêtre Onias de la part d'Areios qui régnait parmi vous, attestant que vous êtes nos frères, comme le montre la copie ci-dessous. Onias reçut avec honneur l'homme qui était envoyé et prit la lettre, qui parlait clairement d'alliance et d'amitié. Pour nous, quoique nous n'en ayons pas besoin, ayant pour consolation les saints livres qui sont en nos mains, nous avons essayé d'envoyer renouveler la fraternité et l'amitié qui nous lie à vous afin que nous ne devenions pas des étrangers pour vous, car bien des années se sont écoulées depuis que vous nous avez écrit.(d)

caractéristiques et surtout pour leur bonnet réputé en forme de « demi - œuf », signe qui les distinguaient en tant qu'homme libre des hilotes qui n'avaient pas le droit de couvrir le chef ; or cet ensemble cheveux – coiffes était ce qui marqua ensuite les habitants de *Tarente*, venus de *Sparte* ; c'est, nous pensons, une explication possible de la forme des coiffures en « byssus » produites localement, dont l'une d'entre elles, du moyen-âge, a été répertoriée, par les archéologues, à *Saint-Denis*, près de Paris.

La mythologie de la Victoire (dont un oiseau est le symbole, l'« Aigle - *Valeria* ») obtenue par *Phalanthos* à Tarente et l'occupation qui en résulte par les Spartiates, après l'oracle de *Delphes*, est précédée par la recherche « affectueuse » par son épouse *Aethra* des poux dans la « chevelure » bien présente cette fois du Héros, chevelure qui est littéralement « inondée » par ses larmes ; cette recherche, selon un rite ancestral « amoureux » (d'où le rapprochement dans la prochaine partie avec *Marie-Madeleine*), né dans les profondeurs des temps préhistoriques qui se perpétuera longtemps à travers les siècles, souligne bien ce thème de la « tête couverte – découverte » et les liens qu'il développe avec la « *Valetudo* - Santé » et la « *Valentia* – Vaillance ».

Cela évoque l'histoire du « Corbeau » qui se pose sur son casque et protège le tribun Romain *Valerius*, futur « *Corvinus* », et attaque le Gaulois, certainement « Chevelu », à la tête, aux « yeux », à la face et à la bouche justement. Il est bon alors de rappeler ce que nous disions dans notre conférence à Paris sur les *Parisii*, en 2004 (voir la « première partie » de cette étude), juste après avoir évoqué l'épisode de *Valerius Corvinus*, à propos de la *lupa*, la « louvette », de la « vaillance » et des « poux » :

... J'ai trouvé, dans le dictionnaire de Jacques André sur les termes de botanique employés en latin, que la *valeria* est une plante équivalente à la *lupa*, à la « louvette », au *ricinus* - ricin, parce que leurs graines ressemblaient à des « tiques », des « poux de bois ». *Lupa* est un mot célèbre chez les Romains. Vous voyez l'idée : *Lupa*, la « Louve », et tout ce que cela peut représenter. *Lupa* était le nom d'une « chienne » chez l'écrivain latin Columelle... Il existe une plante aux graines proches, le « lupin » ! Mais le mot *valeria* est

Quant à nous, nous ne cessons pas, en toute occasion, de faire mémoire de vous aux fêtes et aux autres jours fériés, dans les sacrifices que nous offrons et dans nos prières, comme il est juste et convenable de se souvenir de ses frères. Nous nous réjouissons de votre gloire. Nombre de tribulations et de guerres nous ont encerclés et les rois nos voisins nous ont combattus. Nous n'avons pas voulu vous être à charge à propos de ces guerres ni à nos autres alliés et amis car du Ciel nous vient le secours qui nous sauve. Aussi avons-nous été arrachés à nos ennemis et ceux-ci ont été humiliés. Nous avons donc choisi Nouménios, fils d'Antiochos, et Antipater, fils de Jason, et nous les avons envoyés aux Romains pour renouveler l'amitié et l'alliance qui nous unissaient à eux auparavant. Nous leur avons mandé d'aller aussi chez vous, de vous saluer et de vous remettre notre lettre concernant le renouvellement de notre amitié. Et maintenant vous ferez bien de nous répondre à ce sujet. »

Voici la copie de la lettre qu'on avait envoyé à Onias :

« *Areios*, roi des Spartiates, à *Onias*, grand prêtre, salut. Il a été trouvé dans un écrit au sujets des Spartiates et des Juifs qu'ils sont frères et qu'ils sont de la race d'Abraham. Maintenant que nous savons cela, vous ferez bien de nous écrire au sujet de votre prospérité. Quant à nous, nous vous écrivons : Vos troupeaux et vos biens sont à nous et les nôtres sont à vous. En conséquence nous ordonnons qu'on vous apporte un message en ce sens. »

(d) Puisque la lettre est d'*Areios* 1^{er} (309-265), le correspondant ne peut être qu'*Onias* 1^{er}, en fonctions de 323 à 300 : la réponse se sera fait attendre un siècle et demi... (*Bible de Jérusalem, 1^{er} Livre des Maccabées*, p. 563 ; édit. Du Cerf, Paris 1956).

attribué uniquement à la *lupa*, la « louvette » ; c'est important car il y a justement en Italie une mythologie de *Valeria Luperca*, une légende très particulière.

Cela se passe à *Faléries*, en Etrurie, au nom bien proche de *Valeria*... Il y a là des sacrifices de jeunes filles. On perçoit derrière les mots *Valeria*, *Valerius* l'idée de « santé » : *valere* signifie être en *valetudo*, en « bonne santé », être valeureux, vaillant. Il est bon de rappeler qu'au moyen âge on pensait que les pèlerins qui avaient des poux et des tiques apportaient la preuve de leur vigueur et de leur « bonne santé ». Vous lirez cela dans le *Dictionnaire des Superstitions*. Il faudrait chercher ce qui se cache derrière tout cela ...

Quand nous abordons ce qui est relatif à la « Santé », nous oublions souvent que son environnement, devant l'implacable *Fatum* « Destin » et le « jeu de la *Tukhè* - *Fortuna* », est fait de « Maux » qui conduisent à la Souffrance, à la Mort et donc aux « Pleurs », à la « Déploration » ; c'est alors que dans la mythologie antique païenne ou chrétienne apparaissent des éléments à priori étrangers les uns aux autres, telle la « tête » comme nous venons de le lire et un « rapace » de type « corbeau » ou « aigle » ; or il existe dans la « tête » un endroit typique qui possède un champ sémantique commun, ce sont les « yeux », siège des « larmes ».